

JEANNE
BENAMEUR

OTAGES
INTIMES

ROMAN

Présenté par Anne Lahouste-Sevens

*** Club de lecture – Bibliothèque de Seneffe – Février 2016 ***



Bibliothèques
publiques

Photographe de guerre, Étienne a toujours su aller au plus près du danger pour porter témoignage. En reportage dans une ville à feu et à sang, il est pris en otage. Quand enfin il est libéré, l'ampleur de ce qu'il lui reste à ré apprivoiser le jette dans un nouveau vertige, une autre forme de péril¹.

De retour au village de l'enfance, auprès de sa mère, il tente de reconstituer le cocon originel, un centre depuis lequel il pourrait reprendre langue avec le monde. Au contact d'une nature sauvage, familière mais sans complaisance, il peut enfin se laisser retraverser par les images du chaos.

Dans ce progressif apaisement se reforme le trio de toujours. Il y a Enzo, le fils de l'Italien, l'ami taiseux qui travaille le bois et joue du violoncelle. Et Jofranka, "la petite qui vient de loin", devenue avocate à La Haye, qui aide les femmes victimes de guerres à trouver le courage de mettre en mots ce qu'elles ont vécu. Ces trois-là se retrouvent autour des gestes suspendus du passé, dans l'urgence de la question cruciale : quelle est la part d'otage en chacun de nous ? De la fureur au silence, Jeanne Benameur habite la solitude de l'otage après la libération. *Otages intimes* trace les chemins de la liberté vraie, celle qu'on ne trouve qu'en atteignant l'intime de soi.

Jeanne Benameur est née en Algérie d'un père arabe et d'une mère italienne en 1952. Sa famille fuit la guerre et s'installe à La Rochelle 5 ans plus tard.

Très tôt, elle écrit des petites histoires, des contes, des pièces de théâtre et des poèmes. Après des cours au conservatoire d'art dramatique et des cours de chant, elle effectue des études de lettres à Poitiers, où elle suit aussi des cours de philosophie et d'histoire de l'art.

Elle devient professeur de lettres: d'abord à Mauzé sur le Mignon puis en banlieue parisienne. Ce n'est qu'à partir de 2000 qu'elle se consacre entièrement à l'écriture. Elle publie chez divers éditeurs, mais particulièrement chez Denoël en littérature générale, et chez Thierry Magnier pour la jeunesse. Elle est également directrice de collection, aux Éditions Thierry Magnier et chez Actes Sud-junior.

Parallèlement à son travail d'écrivain, elle anime régulièrement des ateliers d'écriture. Ceux-ci tiennent une grande place dans son parcours. Le travail en milieu carcéral avec des jeunes l'intéresse particulièrement. Son père a longtemps travaillé comme directeur de prison. C'est un endroit mystérieux, qui l'interroge toujours. C'est sans doute cet environnement qui lui a donné un goût très prononcé pour la liberté.

Jeanne Benameur fait partie de l'équipe de *Parrains Par Mille*, une association de parrainage d'adolescents désemparés. L'auteur fait d'ailleurs agir cette association auprès d'Adil, dans *Adil, cœur rebelle*.

Elle vit maintenant à Paris où elle consacre l'essentiel de son temps à l'écriture : théâtre, romans, poésie, nouvelles. Elle a reçu en 2001 le Prix Unicef pour son roman *Les Demeurées*, l'histoire d'une femme illettrée et de sa fille. (Denoël, 2000).



¹ Présentation de l'éditeur

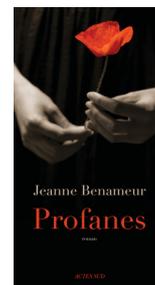
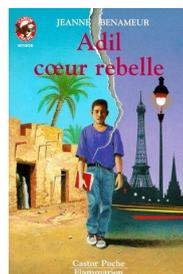
En 2008, elle rejoint Actes Sud avec *Laver les ombres*. Elle reçoit le Prix RTL-LIRE 2013 pour "*Profanes*".

"Pour que j'ouvre un chantier d'écriture, il faut que je sois traversée par une question qui insiste, s'impose. Je sens à un moment que ce n'est que par l'écriture que « ça » va prendre forme². Le roman me permet d'explorer, jusqu'au bout et par des facettes différentes, un questionnement, ce que dans la vie je ne peux pas faire. Le roman est une quête qui m'est nécessaire au moment où je l'écris.

Avec « Otages intimes », le questionnement était : quelle part de nous est toujours prise en otage ? Tous, nous sentons parfois qu'un territoire en nous reste inexploré, fermé. Ces espaces dont nous ne sommes pas libres appellent parfois. Il faut souvent ce qu'on nomme « une crise » pour aller y voir... se risquer à découvrir.

Je vis dans un monde où les images de la guerre sont omniprésentes, sur les écrans, dans toutes les actualités. La guerre, je l'ai vécue lorsque j'étais enfant, à cinq ans, quand toute ma famille fut attaquée par ceux que l'on connaîtrait ensuite sous le sigle OAS (« Ça t'apprendra à vivre », Babel).

J'ai été sidérée par la violence des hommes. De cette sidération on ne revient pas indemne. L'intensité vécue au moment du péril, rien ne pourra plus l'égaliser. À part, pour moi, l'intensité de l'écriture. C'est sans doute pour cela que le corps a une telle vie dans mes textes. C'est la première fois que je peux me lancer dans la fiction sur ce terrain-là qui m'habite depuis si longtemps. Les questions d'écriture n'en ont été que plus aiguës. J'espère que corps, imaginaire et pensée trouvent leur forme juste par ce texte."



Après le magnifique quintette que constituait *Profanes*, Jeanne Benameur nous propose une nouvelle partition, un trio rassemblé autour du piano d'Irène, auxquelles quelques voix isolées viennent apporter leur contrepoint. Le récit de ce nouvel opus, *Orages intimes*, est aussi l'accompagnement d'une transformation, d'un retour et d'une possible renaissance³.

Etienne est ce qu'on appelle un correspondant de guerre, un photographe de guerre plus précisément, un de ces hommes qui a choisi d'aller voir pour montrer, armé de son regard et de son Leica. Sur ce qu'on nomme parfois le théâtre des opérations, pour ne pas avoir su courir – ou pour avoir su suspendre la course pour un regard

² Présentation de son éditeur Actes Sud

³ <http://www.lacauselitteraire.fr/otages-intimes-jeanne-benameur>

direct, sans l'écran de l'objectif et du viseur – il a été pris. Pris et fait otage. Transformé en simple objet de négociation et d'échange.

Le prix, pour lui, aura été un enfermement, une réclusion à durée indéterminée. Un confinement sur quelques mètres carrés de silence et de bruits inquiétants qui savent effacer l'humain de lui-même, le réduire à une marchandise « en souffrance ». En attente d'on ne sait quoi.

Le récit s'ouvre sur la libération d'Etienne. Une libération qui ne sera pas pour autant la fin de l'enfermement. S'il n'y a plus les murs, s'il n'y a plus les menaces, il n'y a pas non plus effacement de ce qui a été. L'écriture attentive et immensément respectueuse de Jeanne Benameur fait de nous les témoins discrets de ce difficile chemin de retour, aux limites de l'impossible et de l'impensable, de l'inimaginable.

Pour pouvoir revivre, ou même simplement vivre et se remettre, Etienne retrouve la maison maternelle et le village d'enfance où vivent ceux qui ont choisi de rester, sans faire d'éclat ni défier la mort ou la guerre, le risque et la course où l'on peut à tout moment tout perdre. L'enlèvement et la réclusion du photographe a rappelé à chacun, au sens le plus fort du terme, l'harmonie du trio qu'avait su accueillir Irène, la mère abandonnée par un mari pris par la mer. Etienne le photographe reclus qui plongeait d'une guerre à l'autre, toujours sur le départ, toujours ailleurs. Jofranka, la petite qui venait de loin et qui accueille aujourd'hui celles qui viennent d'encore plus loin pour tenter de libérer leur parole, de permettre leur témoignage contre les crimes de guerre auprès du Tribunal de La Haye. Enzo, le fils de l'italien, qui n'a pas quitté le village et qui, entre deux vols au plus haut de son parapente, travaille en silence le bois, le sculpte et l'assemble dans son atelier d'ébéniste. Un trio d'amis, de quasi frères et sœurs, qui fut aussi un trio musical qui répétait inlassablement un trio de Weber. Le souffle et la flûte pour Jofranka, les caresses de l'archet et le violoncelle pour Enzo, les touches noires et blanches du piano pour Etienne.

Loin des fracas et de la violence quotidienne, de tout fracas et de toute violence, il reste l'harmonie perdue du trio, profondément ancrée en chacun. Cela ne peut sans doute pas s'expliquer. A peine se dire. Tout juste se partager. La force de Jeanne Benameur est de parvenir à nous la faire ressentir. Nous la donner à voir ou entendre, à la faire résonner dans les phrases qu'elle nous fait partager. Au moins en partie. Phrases fragmentées par la recherche du mot juste, suspendues par le défaut des mots. Questions instables ou inabouties qui hésitent à se poser et qui n'osent aller jusqu'au point d'interrogation. Glissements insensibles et sans frontières, entre les paroles, les gestes, les voix... L'écriture et la langue de l'auteur nous mènent au-delà des phrases bien faites, de la littérature policée, en un lieu où l'humain cherche ses mots. Un lieu où se cherchent les mots qui permettront peut-être de vivre un peu mieux, un peu plus fidèle à soi-même, un peu plus attentif aux autres, un peu plus proche d'une certaine authenticité (à défaut de vérité).

Au fil de ces pages, il peut arriver que l'on reconnaisse une écriture familière, que l'on ait le sentiment que Mme Benameur fait du Benameur... C'est que l'on a échappé au texte et que notre esprit est ailleurs. Qu'on se laisse porter par le rythme, par les images, par les incertitudes d'une écriture qui ne cesse de se chercher, et l'on oublie alors qu'il s'agit de littérature car on plonge dans l'humanité de chacun, tout simplement.

Il y a quelque chose de profondément humain dans ce récit où la narratrice est plutôt révélatrice. Il y a aussi du conte dans ce récit qui – au-delà de l’anecdote d’un scénario – nous parle de choses qui peuvent tous nous toucher, qui nous touchent tous : des constructions et reconstructions que la vie nous impose parfois, des choix à faire et de ce qui permet de les faire, des illusions auxquelles nous nous accrochons, du passé perdu qui ne se perd pas... Si l’on n’avait pas trop peur de faire fuir le lecteur en disant cela, on pourrait dire de ce roman qu’il comporte une dimension éthique : il nous questionne sur le sens de la vie (de nos vies) et sur nos façons de voir et vivre le monde. Avec bienveillance, sans brutalité et sans donner de leçon. Prenez le temps de le lire en marge des excitations et agitations du quotidien. Ce temps « perdu », il vous sera largement rendu, pour peu que vous vous laissiez porter par cette voix à la fois si singulière et si familière, si proche.